

# Conjurer le désespoir

**D**ÉPUIS quelques années, la désorientation historique croissante a fait naître un intérêt durable pour Walter Benjamin (1892-1940), philosophe allemand et marxiste hétérodoxe, proche de Bertolt Brecht, Gershom Scholem et Theodor Adorno. Après 1989, une certaine lecture de son œuvre a choisi de souligner une remise en question du dogme du progrès, non seulement sous sa forme la plus vulgaire – le progrès comme réalité autonome –, mais également sous la forme raffinée qu’il avait prise dans le marxisme en tant que mouvement historique : ce au nom de quoi il s’agissait de lutter. Avoir l’histoire avec soi, c’est ce qui donnait sens et énergie à la lutte et permettait d’asseoir la victoire à venir sur la conscience de sa nécessité. Tel est l’horizon historique révolutionnaire qui constituait, aux yeux du philosophe, la temporalité propre au marxisme moderniste.

Cet horizon demeure chez Benjamin, mais le concept s’en trouve radicalement changé. On peine à le cerner, tant sont grandes la diversité de ses visages et la complexité de son parcours, éclaté dans une multitude de textes, que l’actualité éditoriale permet de redécouvrir. On y rencontre, bien entendu, un philosophe de la révolution et de l’histoire, qui pense dans le sillage de l’anarchisme et des soulèvements qui secouent l’Europe de son temps (1), mais également un observateur attentif de la modernité, dans la tradition des grands essayistes allemands, qu’il s’agisse de Georg Simmel ou de Siegfried Kracauer (2). Enfin, il fut aussi, et c’est moins connu, l’animateur d’une émission de radio pour enfants, ce qui lui donne à penser les transformations qu’impliquent les médias modernes pour les formes de narration traditionnelles, en l’occurrence le conte (3).

On retrouve dans tous ces textes le motif de l’histoire et du progrès – le progrès, notion-clé de la modernité, conférant aux événements et aux existences un sens que la providence ou la notion de nature échouent désormais à produire. C’est l’illusion de ce sens de l’histoire que dénonce Benjamin, d’un bout à l’autre de sa trajectoire, ouverte avec *Pour une critique de la violence* et close par les thèses qui constituent *Sur le concept d’histoire*. Il entreprend en premier lieu de donner à voir la violence et l’arbitraire dans les institutions humaines où l’on ne perçoit le plus souvent qu’ordre et légitimité. C’est d’abord le cas pour le droit. Celui-ci repose nécessairement sur

une violence fondatrice – celle dont les mythes, comme la *Théogonie* d’Hésiode, cultivent la mémoire en la travestissant, grâce au récit de l’institution d’un ordre succédant au chaos –, qui s’accompagnera d’une violence conservatrice permanente, dont la police est à la fois l’agent et le symbole par excellence. Dans le même temps, au cœur de la continuité historique, le discours des vainqueurs va étouffer la voix des vaincus. À ces violences-là Benjamin oppose l’horizon de l’événement révolutionnaire comme moment de la dernière violence, la fidélité aux morts et aux vaincus du passé agissant comme source morale de la lutte, par opposition à la simple foi en l’avenir, qui ne lui paraît être qu’une chimère aveuglante. Lui-même, en tant qu’écrivain, va se refuser à produire et à reproduire ce qui viendrait conforter le récit dominant et ses représentations fallacieuses. Il élabore un style qui cherche à les déjouer, en déstructurant la narration d’un conte, par exemple, ou en privilégiant les formes brèves – autant de prises de vue au cours de ce qui s’apparente à une promenade dans la vie contemporaine.

On ne peut malgré tout s’empêcher de ressentir un certain malaise à la lecture de la prose de Benjamin, dont on a l’impression qu’elle cherche à conjurer par l’écriture un désespoir bien plus qu’à exprimer une simple lucidité. En outre, il n’est pas évident que les questions auxquelles il se trouvait confronté soient encore les nôtres : le dogme du progrès ne semble plus guère faire recette, et c’est davantage la perte de toute épaisseur historique qui guette. Certes, sa pensée de l’importance accordée à la mémoire des luttes passées est utile dans ce contexte. Mais, à moins de demeurer pure mélancolie, elle doit s’inscrire dans des récits qui tissent une autre continuité et où les défaites sont inséparables des victoires et progrès scandant l’histoire du mouvement ouvrier. Récits nécessaires pour rouvrir l’éventail des possibles.

GUILLAUME FONDU.

(1) Walter Benjamin, *Pour une critique de la violence*, Allia, Paris, 2019, 64 pages, 6,50 euros (1<sup>re</sup> éd. : 1921).

(2) Walter Benjamin, *Rue à sens unique*, Allia, 2019, 128 pages, 7 euros (1<sup>re</sup> éd. : 1928).

(3) Walter Benjamin, *Le Cœur froid*, Allia, 2019, 64 pages, hors commerce (1<sup>re</sup> éd. : 1932); Michael Löwy, *Walter Benjamin : avertissement d’incendie. Une lecture des Thèses « Sur le concept d’histoire »*, Éditions de l’Éclat, coll. « Poche », Paris, 2018, 240 pages, 8 euros.